

# L'arbre qui cache la forêt

Un rêve :

*Je travaille à l'hôpital. Après le repas, on se retrouve avec Anna (pseudo) dans un bureau pour discuter. On est tellement heureux de parler l'un avec l'autre que ça dure deux heures. Ce temps étant écoulé, on va tous les deux dans la salle d'attente qui est remplie à ras bord. Je dis : holà ! mais je suis perdu moi ! Je ne sais plus, en effet, qui je vais devoir appeler en premier. Ce ne sera pas utile : les gens mettent leur manteau et s'en vont en exprimant sur leur visage leur mépris. Je me sens hyper coupable. J'ai dit : non mais, attendez, attendez ! non, non, ils s'en vont. J'arrive à rattraper les 2, 3 derniers dehors. Sous des arbres, je leur explique que j'ai des engagements pris dans d'autres pavillons et que je dois les tenir. Bien entendu, je vais arrêter ces engagements puisque je vois que je n'y arrive pas. Mais je ne peux pas arrêter d'un coup comme ça. Ça semble les convaincre, alors que c'est évidemment un mensonge. Mais je n'aurais convaincu que 2, 3 personnes : j'ai perdu toute ma clientèle de l'après-midi.*

*Avant, j'étais dans la jungle. J'ai essayé de me frayer un passage vers le haut de la colline et j'y étais parvenu avec grand mal. En redescendant, je m'aperçois qu'il y a un arbre renversé dont un bout baigne dans l'étang et l'autre monte vers la colline. En marchant sur le tronc, ça aurait ouvert un passage bien plus facile. Je décide que, la prochaine fois, je passerai par-là, sur ce tronc.*

*Et puis je me retrouve en ville. Quelque chose qui ressemble au Puy, du côté du Dolaizon (rivière). Je discute avec quelqu'un dans un café ; il est question de faire le tour du quartier pour aller dans un autre café ou pour revenir dans celui-ci. Là aussi je me sens vaguement coupable de quelque chose mais je ne sais pas quoi.*

La première partie me renvoie à mon travail à Aubervilliers où je copinais drôlement bien avec une jeune psychiatre prénommée Agnès. Souvent, on se retrouvait dans le bureau de l'un ou de l'autre pour discuter. Bon, ça ne durait jamais deux heures, mais ça pouvait durer ½ heure à une heure. Après, quelques fois je tombais en effet sur la salle d'attente pleine. Il y avait ses clients plus les miens. J'avais un peu honte mon retard bien que, en ce lieu, souvent les gens ne venaient pas à leur rendez-vous, et ça compensait.

Ça me rappelle les heures interminables que j'ai passées dans la salle d'attente de mon premier analyste (15 ans). Je n'avais osé me plaindre qu'une seule fois et il m'avait répondu : j'ai été retenu à l'hôpital par un cas difficile. J'y avais cru et j'avais été soulagé, car je ne demandais que ça : avoir une explication plausible et excusable. Oui, et toutes les autres fois ? ses retards étaient systématiques et gargantuesques. Juste retour des choses, je me sers de la même excuse auprès de mes propres analysants. Mais chez moi, dans la réalité, il n'y a jamais aucun retard, je prends tout le monde à l'heure. Mon rêve me sert à être actif là où, dans le passé, j'ai été passif, subissant l'excuse bidon de mon analyste. Car je la mets en scène, dans mon rêve, comme excuse bidon : je sais bien que c'est un mensonge. Une façon aussi de me dire à moi-même : tu as cru à l'excuse de ton analyste, mais c'était une fumisterie, ne serait-ce que parce que c'était systématique. Donc, maintenant, tu as le droit de faire pareil.

Ici, je mets en scène une punition que les gens m'auraient infligé pour mes manquements. Je suis catastrophé par la peur de la perte de mes clients... mais à l'époque, j'étais payé au mois, pas à l'acte. J'aurais pu n'en avoir rien à foutre. Je n'y ai pas repensé depuis au moins dix ans. L'allusion aux engagements dans des autres pavillons me fait penser à l'hôpital de Lorquin, où j'ai travaillé 7 ans.

La suite (donc, avant) c'est toujours mon exploration de l'anatomie féminine. La jungle, ce sont les poils pubiens. Et j'escalade le mont de Vénus. L'arbre renversé c'est le phallus brisé. Un bout dans l'étang : dans le vagin. L'autre, sur le mont de Vénus. C'est sûr, quand il y a un phallus, il est plus facile de s'en faire une idée, c'est-à-dire une représentation. Il y a trou, l'étang, le Dolaizon, mais c'est plus concevable avec un arbre renversé. Voilà pourquoi j'essaie de me rattraper auprès des analysants « sous des arbres ». Là, ils sont encore droits et peuvent encore servir d'abri.

Le Dolaizon (petite rivière du Puy) qui s'enfonce sous l'avenue de la République, au Puy, ce qui fait qu'on ne le voit plus, est une belle image du sexe féminin. Le Puy, c'est le lieu où j'étais petit, donc amoureux de ma mère. Je suis encore en train de reconstruire son anatomie que j'avais dû apercevoir à l'époque sans la comprendre : y avait-il eu renversement d'arbre, toujours là, mais visiblement détaché du corps ? mais j'ai aussi une représentation très vague de son sexe comme tel : ce trou du Dolaizon qui disparaît dans un lieu dont on ne voit pas le bout.

Aller dans un autre café pour ensuite revenir dans le premier, faire le tour du quartier serait faire le tour de la question : le tour de l'anatomie de ma mère pour tenter d'en comprendre quelque chose, c'est-à-dire de s'en faire une représentation. Belle illustration de ma théorie de la rondelle : il faut que la coupure fasse un tour pour se recouper afin de détacher une rondelle de papier.

Ça me rappelle une anecdote sur Dirac, le célèbre physicien anglais. Il parlait très peu. Aujourd'hui on dirait qu'il était Asperger. Moi, je ne le dis pas, je me contente de ce qu'on raconte, qui est savoureux. Un jour qu'il était dans un train en compagnie d'un collègue, celui-ci, le sachant peu discret, tente une conversation. Pointant du doigt la campagne, il remarque « tiens, les moutons ont été tondus ici ! ». Dirac regarde à son tour, longuement. Puis il laisse tomber : « oui, au moins de ce côté-ci ».

Eh oui, pour être sûr de dire la vérité, il faut bien faire le tour des choses ! sinon, l'autre côté n'est qu'hypothèse, reconstruction imaginaire.

Ici, la rondelle se divise en deux : d'un côté l'arbre, de l'autre, le trou du Dolaizon. Mais : « *Je décide que, la prochaine fois, je passerai par-là, sur ce tronc.* » Tout se passe comme si je décidais d'être un garçon, et de me servir d'un phallus pour réaliser l'Œdipe. Comme quoi, on ne naît pas garçon, on le devient, et pas forcément pour de bonnes raisons.

C'est que, justement, c'est le moment où je me sens coupable, sans savoir de quoi. Ben de l'Œdipe, pardi ! mais c'est inconcevable. C'est là où les anti-psychanalyse se gaussent de nous et de Freud. Je ne suis pourtant pas si loin d'eux, puisque, pour moi aussi c'est très difficile à concevoir ! donc je les comprends bien. C'est pourquoi je mets en scène un événement beaucoup plus récent où j'ai pu mettre des mots sur ma culpabilité. Je rappelle que cet épisode raconté avant se place en fait après l'histoire du tour du quartier. Je me suis senti coupable de discuter avec cette jeune femme qui me plaisait bien. D'une part, je discutais au lieu de recevoir les gens que j'étais payé pour recevoir. D'autre part, elle était mariée, et même si elle avait visiblement autant de plaisir que moi à échanger, elle restait quelqu'un d'interdit. D'autre part enfin, elle avait l'âge de ma fille, ce qui redouble l'idée d'inceste, dans l'autre sens, cette fois. Cela fait métaphore de l'interdit de monter sur la colline, c'est-à-dire de grimper maman ou fifille. Mais Anna, c'est beaucoup moins coupable que l'inceste lui-même. Pour ce dernier, je dois en passer par des métaphores très alambiquées pour parvenir à en mettre en scène une représentation.

L'arbre renversé, métaphore de la castration, est alors la punition de cetinceste, comme la perte de ma clientèle de l'après-midi est la punition logique de mes manquements.

Pourtant, il y a très longtemps que je navigue dans ces eaux archaïques. Je devrais y être habitué et ne plus avoir besoin de telles métaphores si alambiquées. Eh bien si, je m'en aperçois à chaque fois. Toute trouvaille n'est que momentanée. Les représentations refoulées et sorties

du refoulement y retournent aussitôt pour ressortir la nuit suivante sous une autre forme. Il faut encore refaire le tour du quartier, le tour de la question, pour reconstruire « l'autre côté » c'est-à-dire l'autre sexe.

Le bénéfice, cependant, c'est que ce rêve n'est pas un cauchemar. Il m'affole un peu au moment de la prise de conscience de ma culpabilité, mais, finalement, pas plus que ça. La quantité d'affect mobilisée est beaucoup plus gérable. Le rêve m'informe aussi de nouvelles choses comme cette idée que l'on ne naît pas garçon, on le devient. Je le savais déjà, mais je n'avais encore pas rencontré dans un rêve une telle formulation aussi explicite. Simone de Beauvoir l'avait exprimé pour les femmes, mais la problématique masculine est exactement la même. Pourtant, quelque part, la société le sait, qui draine des formules telles que « il faut faire ses preuves » (de ce qu'on est bien couillu), « il faut faire son deuil » (de l'autre sexe, car il faut en choisir un). Formules qui, finalement, conviennent aussi bien à un sexe qu'à l'autre. si ce n'est que du côté féminin, le « faire ses preuves » se manifeste le plus souvent par « faire un enfant », ce qui va prouver que vous êtes femme, tant il est difficile de dissocier la mère de la femme.

Lundi 12 octobre 2020